

A la recherche de la Fortune

CADIC, Contes de Bretagne III, 147-154

Il aurait fallu chercher loin de la Bretagne avant de rencontrer un gars tel que Fransez Pautremad. Celui qui lui avait donné la vie ne lui avait pas ménagé les qualités. Il avait la taille du géant, la robustesse du chêne et le courage du lion.

Son père cependant n'était fier de lui qu'à moitié. C'est qu'en effet son entretien était une ruine. Il mangeait comme un gouffre. Un veau entier par jour avec trois bassinées de crêpes n'était pas de trop pour sa nourriture. À ce compte, le bonhomme courait dare-dare à la faillite. Il finit par s'inquiéter.

« Va, dit-il, à son fils, quand l'oiselet a des ailes il quitte son nid; le monde est long et large et des milliers de chemins s'y croisent. Prends-en un; je suis sûr qu'en le suivant jusqu'au bout tu rencontreras la fortune. Si tu es jamais embarrassé d'ailleurs, demande conseil aux vieux. Ils sont gens avisés. »

Fransez s'arma d'un bâton solide et noueux et s'en fut par le pays.

Comme il passait par les villages, les fermiers le regardaient avec admiration : « Hé l'homme ! lui criaient-ils, tu es un rude compagnon. Veux-tu t'embaucher? On laboure chez nous aujourd'hui.

- Volontiers, répondait-il, mais mon salaire vous paraîtra difficile à solder, car il me faut une fortune. »

Comme il traversait les grandes villes, les officiers du roi s'arrêtaient devant lui, en le toisant des pieds à la tête :

« Holà le beau conscrit! s'exclamaient-ils. Entre donc dans l'armée de notre sire. Tu auras bon argent, bonne table et beaux habits.

- Aurai-je aussi la fortune? demanda-t-il.

- La fortune! répliquaient les officiers en riant. Il paraît qu'on la trouve parfois à la guerre. Nous, nous ne l'avons jamais rencontrée. Va plus loin! » Et il continuait d'aller.

Il marcha tant et tant que bientôt il craignit d'arriver au bout du monde, là où le soleil arrête sa course. Or il avait toujours la bourse aussi plate qu'au moment de quitter la maison des siens.

Il songea à part lui : « Mon père m'a affirmé qu'en battant les routes je réussirais à m'enrichir. Voilà que j'ai parcouru des milliers de lieues et je n'en suis pas plus riche. Je le vois trop bien maintenant, le proverbe est vrai pour moi comme pour les autres : pierre qui roule n'amasse pas mousse. Que va-t-il dire de moi? »

« Lorsque tu seras dans l'embarras, lui avait-on recommandé, prends conseil des vieillards. »

Il se mit en quête d'un conseiller d'âge assez mûr pour n'avoir pas à craindre que quelqu'un de plus âgé se rencontrât sur la terre. Ses recherches le conduisirent dans une contrée déserte jusqu'à la porte d'une misérable cabane qui était si basse qu'on avait peine à l'apercevoir et qui, sous son enduit de mousse, avait l'air aussi vieille que le sol d'où elle émergeait.

À l'intérieur on entendait un bruit de rouet : Rrou ! rrou ! Il y avait là une pauvre bonne femme qui filait. Elle avait le visage si ridé, la peau si ratatinée, le corps si cassé qu'on lui aurait bien donné cent cinquante ans.

« Bonjour, marraine, s'écria-t-il, vous êtes la personne que je cherche, car on m'a dit de m'adresser aux vieilles gens, quand je ne saurais que faire. »

La fileuse s'était retournée et, un doigt sur les lèvres : « Parle plus bas, mon fils, murmura-t-elle, ma grand-mère dort et tu pourrais la réveiller. Elle a le sommeil très léger, malgré son âge avancé. »

Il poussa une exclamation : « Vous avez encore votre grand-mère, marraine ? Mais alors elle ne doit plus savoir compter les années. Elle remonte à la création. »

Justement l'aïeule se réveillait, et tout en s'efforçant de se remettre sur son séant, elle jetait des regards inquiets autour d'elle.

On aurait dit une tête de mort. Une peau parcheminée lui couvrait les os, ses yeux aussi petits que des bouts d'allumettes s'étaient enfuis au fond des orbites et son nez faisait tellement carnaval avec son menton qu'il restait à peine un passage pour la bouche.

Elle avait entendu la demande du voyageur. « Tu cours après la fortune, mon gars! dit-elle; tu ne l'auras qu'à une condition : que tu fuies les hommes et que tu défendes les opprimés.

- Que je fuie les hommes et que je défende les opprimés, répétait Fransez en s'en retournant; la belle avance que cela me vaudra. Je ne vois vraiment pas comment j'aborderai à la fortune par ce moyen. Il y a si peu de rapports entre les deux choses. »

Néanmoins on lui avait conseillé de suivre les avis des vieillards; il se mit en devoir de suivre celui de la grand-mère. Il n'était d'ailleurs pas d'une application si difficile.

Quand on veut éviter tout commerce avec l'espèce humaine, il n'y a qu'à se retirer dans les bois. Fransez gagna une retraite inaccessible au plus profond d'une forêt. Autour de lui il n'y avait que des animaux, bêtes à quatre pattes et bêtes emplumées. Il s'établit leur justicier, en s'efforçant de défendre la cause des petits et des opprimés.

Un jour qu'il prenait le frais auprès de sa cabane, les cris d'un oiseau attirèrent son attention. Il y avait là, parmi les pétales d'une fleur, une abeille qui

s'efforçait de se dissimuler. La pauvre bestiole tremblait de tous ses membres, car elle avait été surprise par une mésange, au moment où elle butinait. L'oiseau cruel voltigeait autour d'elle, le bec largement ouvert, prêt à la croquer, et il jouissait de son émoi et il chantait joyeusement : « Kuit ! kuit ! je te mangerai, commère ! je te mangerai ! (M'hou tèbrou, kommér ! m'hou tèbrou !). »

« Encore un faible qui va être la victime d'un fort, pensa-t-il.

Eh bien ! non, il n'en sera pas ainsi » ; et d'un coup de bâton il abattit l'oiseau.

Comme si elles n'avaient attendu que ce geste, en un instant, une myriade d'abeilles l'enveloppèrent, mais loin de chercher à le piquer, elles dansaient une gracieuse farandole autour de sa tête, et toutes ensemble elles fredonnaient ces paroles :

« Tu as sauvé notre reine, Fransez. Que te faut-il pour ta récompense ?

- Je n'ai pas besoin de récompense, répondit-il ; la joie de vous avoir obligées me suffit.

- Si fait, reprirent les abeilles, à dater de ce moment nous sommes dans tes dettes. Si tu es jamais dans la peine, compte sur notre concours. »

Le lendemain, tandis qu'il parcourait la forêt, un affreux concert de hennissements plaintifs et de hurlements de bêtes affamées parvint à ses oreilles. Il y avait dans une clairière un malheureux cheval, le corps couvert de sang, qu'une bande de loups cruels assaillait. Il avait beau lancer des ruades et lutter vaillamment, on prévoyait le moment où il allait succomber.

« Voilà le moment de défendre une noble cause contre les méchants ! » s'écria Fransez, et de nouveau son rude bâton entra en jeu. En deux minutes dix loups râlaient par terre et les autres, sans attendre leur reste, s'enfuyaient sous la ramée.

Dans sa reconnaissance, le cheval à son tour se mit à parler à voix humaine : « Je te dois tout, jeune homme, dit-il, puisque je te dois la vie. Merci du fond du cœur. Tu n'as pas obligé un ingrat. Je suis le cheval du roi. Je te revaudrai ce service. »

Fransez n'était pas encore rentré à la maison qu'il avait à intervenir une troisième fois pour protéger le faible. Un épervier avait fondu sous ses yeux sur une hirondelle qui s'était arrêtée à boire au bord d'une source et, la tenant dans ses serres, s'apprêtait à la dévorer. Le pauvre oiselet, sentant déjà dans ses chairs les griffes acérées de son ennemi, criait éperdument.

« Halte-là! » fit le jeune homme, et l'épervier tomba étranglé sous sa main vigoureuse.

Déjà l'hirondelle avait repris son vol : « Merci, ami, dit-elle; si tu as jamais besoin de moi, souviens-toi que tu as préservé du trépas la reine des hirondelles et que ses ailes et celles de ses semblables sont rapides, surtout quand il s'agit de solder une dette de reconnaissance. »

Ce jour vraiment était le jour des grandes surprises. L'hirondelle l'avait à peine quitté que des miaulements terribles lui apprirent qu'il y avait encore quelque part lutte du faible contre le fort. En effet un chat qui gardait ses petits était aux prises avec un énorme molosse qui ouvrait sa gueule pour les dévorer. Un coup de bâton bien appliqué brisa la tête de la bête malfaisante. Le chat délivré se mit alors à ronronner de plaisir :

« Grâce te soient rendues, jeune homme. Tu as sauvé la reine des chats et les siens. Peut-être un jour notre aide te sera utile. N'hésite pas à nous appeler. »

Cependant Fransez avait quitté son bois, en voyant que les animaux ne valaient pas mieux que les humains et il avait repris sa course vagabonde par le monde. Malheureusement la fortune fuyait toujours et il avait beau avoir du jarret il

sentait la lassitude venir à la fin. Volontiers il se serait arrêté, mais il avait si peur de revenir à la maison les mains vides : Que dirait son père ?

Il songea : « J'ai trouvé dans la forêt une foule de pauvres bêtes que j'ai assistées dans le danger et qui m'ont promis leur concours, au cas où j'en aurais besoin. Si j'en essayais ! » et il appela : « Reine des hirondelles, où es-tu ? Viens ici, je t'en prie. »

Il avait à peine prononcé ces paroles qu'un frôlement d'ailes lui apprit l'arrivée de l'oiseau.

« Que te faut-il, maître ? demanda celui-ci. - Je voudrais savoir où trouver la fortune. »

En un clin d'œil, à l'appel de leur reine, tout le peuple des hirondelles accourut. Fransez leur posa la même question : « Où est la fortune ?

- Je n'en sais rien, répondit l'une;

- Moi non plus, déclara l'autre.

- Si fait, s'écria une troisième, moi je le sais. Elle est dans le château du charagine. J'ai volé au-dessus de ce château et c'est ainsi que je l'ai vue, mais autant dire qu'elle est insaisissable.

Trois enceintes, en effet, que nul ne pourrait franchir, sans risquer mille morts, entourent cette forteresse. La première est défendue par une multitude de rats affamés; l'imprudent qui passerait parmi eux serait dévoré sur l'heure. La seconde a pour gardiens des lions monstrueux que l'on nourrit avec de la chair de chrétiens. Ils ne feraient qu'une bouchée de quiconque prétendrait forcer le passage. Derrière la troisième, se tient le charagine lui-même, un géant affreux et barbare qui se régale journellement, en buvant du sang d'enfant à son déjeuner, du sang de femme à son dîner, du sang d'homme à son souper. Enfin

dans la pièce centrale de la forteresse il y a une prisonnière, et cette prisonnière, la plus belle créature qui soit au monde, est la fille du roi. »

Fransez n'en demanda pas davantage. Il avait une belle occasion de plus, peut-être la plus belle, de défendre le faible contre le fort, et il se mit en route.

Pendant des mois et des mois, il marcha, traversant les montagnes et les fleuves. Enfin un jour il arriva à destination. Le château du charagine était devant lui, bâti sur un roc escarpé. Ses murailles étaient si hautes qu'elles avaient l'air perdues contre le firmament, et leur aspect était si menaçant qu'elles donnaient le frisson, rien qu'à les regarder. Pour ouvrir la porte, on n'aurait pas eu trop de vingt hommes.

Il n'y avait pas là néanmoins de quoi faire peur à un gars de sa trempe. Il donna un coup d'épaule et voilà que la porte se brisa en mille morceaux. Sans hésiter il franchit le seuil. Horreur! vingt, cinquante, cent rats étaient sur lui, grimpant jusque sur sa tête et le mordant avec fureur. Il recula vivement hors de l'enceinte et lança un cri d'appel : « À moi, reine des chats, et délivre-moi des rats! » Ce fut vite fait.

Déjà une armée innombrable de chats débouchait par toutes les routes et couvrait la plaine au loin. Ils s'élancèrent à l'intérieur de la forteresse et alors commença une effroyable hécatombe de rats. Les derniers arrivés, une minute après, ne trouvèrent rien à croquer, sinon des bouts d'oreilles et l'extrémité des queues.

Or, pendant que ce massacre avait lieu, on entendait derrière la seconde enceinte les rugissements des lions aux écoutes. Ils sentaient la chair de chrétien et ils se pouléchaient les lèvres de plaisir, le museau contre la porte. Il y avait de quoi épouvanter l'homme le plus courageux. Fransez cependant n'hésita pas. Aussi bien il avait pris ses précautions, car il avait appelé la reine des abeilles à la rescousse. Comme la première porte, la seconde sauta d'un coup d'épaule. Déjà

l'haleine des lions était sur son visage. Ils allaient s'élancer sur lui, quand soudain tous reculèrent avec terreur. Par l'ouverture béante une myriade d'abeilles venait de s'engouffrer. Il y en avait tant que leur vol formait comme un nuage.

Alors se passa une scène effroyable. Piqués dans tous leurs membres par ces impitoyables insectes dont il leur était impossible de se débarrasser, les lions se sentirent pris d'une rage folle. Ils se jetèrent les uns sur les autres et finirent par s'entre-dévorer.

Cependant le charagine lui aussi avait entendu l'épouvantable vacarme et il était accouru, la menace à la bouche, prêt à défendre ses serviteurs; mais il avait à qui parler. Fransez marcha sur lui, le bâton levé, et d'un seul coup lui broya le crâne.

Le château désormais appartenait au vaillant gars. Or ce qu'avait dit à celui-ci la petite hirondelle était l'exacte vérité. Il y avait à l'intérieur une prisonnière et cette prisonnière était la fille du roi et c'était la plus belle personne du monde.

Il courut la délivrer, puis appelant le cheval du roi, il le chargea d'aller annoncer la bonne nouvelle à son maître.

À quelque temps de là on célébrait de brillantes noces au château du charagine. Fransez Pautremad épousait la fille du roi, et le roi, pour reconnaître ses services, lui accordait sa couronne en héritage.

À force d'aller par le monde avec persévérance il avait fini par rencontrer la fortune.